

VILLON

Comment parler de Villon alors que l'homme et sa vie ne sont que contradictions et mystère ? Un des meilleurs exemples : la date de sa mort est remplacée par un point d'interrogation, ce qui n'est généralement pas le cas, même pour des écrivains plus anciens. Lui-même, qu'est-il ? Un de nos plus grands poètes, c'est sûr, mais aussi un mauvais garçon, repris de justice, condamné à mort... Et si je profitais qu'aujourd'hui nous sommes dans sa maison, que son portrait en orne le mur, que le premier vers d'un de ses poèmes accueille ceux qui entrent, pour le lui demander ? Pour lui poser les questions auxquelles nous ne pouvons répondre ?

- Villon, la date et le lieu de ta naissance sont bien connus : 1431 et Paris. Tu as toujours été un vrai Parisien, Villon ?

- *Oh que oui ! C'est ma ville, je l'aime « Il n'est bon bec que de Paris » et chaque fois que j'en ai été exilé, je n'ai eu de cesse d'y revenir...*

- Mais ton nom ? François de Moncorbier/ des Loges. Tu étais noble ?

- *Non, et si tu avais mieux lu mon Testament, tu aurais vu que je le dis à la strophe 35*

*Pauvre je suis de ma jeunesse
De pauvre et de petite estrace
Mon père n'eut onc grande richesse
Ni son aïeul, nommé Orrace.
Pauvreté nous suit et trace.
Sur les tombeaux de mes ancêtres
Les âmes desquelles Dieu embrasse !
On n'y voit couronnes ni sceptres. (Strophe XXXV)*

A mon époque, il n'y a que le premier nom qui a de l'importance, le deuxième indique souvent l'endroit où on vit. Mais pas pour moi : je suis Parisien !

- Alors, pourquoi t'appelles-tu Villon ?

- *J'ai été orphelin de père très tôt, et confié par ma mère à Maître Guillaume de Villon, chapelain de St Benoît le Bétourné, « mon plus que père », qui m'a fait suivre les cours de la Sorbonne en faculté des Arts où je serai successivement bachelier, licencié puis maître ès arts.*

Mais ce n'étaient pas des études sérieuses :

*Hé Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié
J'eusse maison et couche molle...
Mais quoi ! Je fuyais l'école
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole
A peu que le cœur ne me fend. (strophe XXVI)*

- Excuse-moi, Villon, mais ici je vais me permettre de te contredire : j'ai sous les yeux ta *Ballade des dames du temps jadis*, et elle témoigne d'une très grande culture : tu connais la courtisane Thaïs, Alcibiade - dont les Anciens croyaient que c'était une femme - la légende de la nymphe Echo, les malheurs d'Héloïse et Abélard, la reine Margot dont on disait qu'elle faisait jeter ses amants d'une nuit dans la Seine, la reine Blanche de Castille, et même Jeanne d'Arc, qui fut brûlée l'année de ta naissance. Mais il n'y a pas que cela : une ballade, c'est un poème très codifié : 3 huitains d'octosyllabes (8 vers de 8 pieds chacun) se terminant toujours par le même vers, le refrain, et un « envoi » de 4 vers, toujours en octosyllabes, commençant par le mot « Prince » et toujours avec le même refrain. Ne me dis pas que cela, tu ne l'as pas appris, pratiqué, pour arriver à ce point de perfection ?

- *Tu n'es qu'une intellectuelle imbécile et tu n'as rien compris... Dans cette ballade, ce qui m'obsède, c'est le temps qui passe, le temps qui a passé, le temps auquel rien ne résiste : ni la beauté, ni la célébrité, ni la puissance. Ecoute-la, ma ballade, au lieu de l'analyser. Entends la petite musique mélancolique qui dit cette fuite du temps à laquelle nul n'échappe.....*

*Dites-moi où, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine
Alcibiade ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ?
Echo, parlant quand bruit on mène
Dites-moi où, n'en quel pays
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?*

*Où est la très sage Héloïse
Pour qui fut châtré, puis moine,
Pierre Abélard à Saint-Denis ?
Pour son amour eut cette essoyne(malheur).
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?*

*La reine blanche comme lys
Qui chantait à voix de sirène,
Berthe au grand pied, Biétris, Alis,
Haremburgis qui tint le Maine
Et Jeanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen ?
Où sont-ils, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?*

*Prince, n'enquerez de semaine
Où elles sont, ni de cet an,
Qu'à ce refrain ne vous remaine (ramène)
Mais où sont les neiges d'antan ?*

- Ta vie d'étudiant fut agitée. Pourquoi ?
- *Relis mon Testament !*

*« En grande pauvreté
Ce mot se dit communément
Ne gât pas grande loyauté » (strophe XIX)*

- La pauvreté oui, tu as toujours manqué d'argent, mais n'y avait-il pas aussi de mauvaises influences, auxquelles tu cédaï par faiblesse ?

- *Oui, et je l'ai regretté*

*Où sont les gracieux galants
Que je suivais au temps jadis
Si bien chantants, si bien parlants
Si plaisants en faits et en dits (Strophe XXIX)*

Mais, tu sais, je n'étais pas le seul, et le Panurge de Rabelais a fait tout comme moi !

- Tout comme toi ? Pas tout à fait...Souviens-toi, les choses vont se gêner : en1455 (tu as 24 ans) tu vas tuer un prêtre, Philippe Sermoise, au cours d'une bagarre.C'est grave, non ?

- *Il m'avait provoqué, et puis je n'étais pas seul, c'était au cours d'une grande bagarre...La preuve, c'est que j'ai obtenu des « lettres de rémission » pour ma faute.*

- L'année d'après, en 1456 (tu as 25 ans), te voilà cette fois impliqué dans vol avec effraction au Collège de Navarre (qui deviendra l'École Polytechnique). C'est grave, et tu dois quitter Paris jusqu'à la fin de l'année. Avant de partir, tu écris le Petit Testament (le Lais). Pourquoi ? Tu pensais que tu allais mourir, que tu ne reviendrais jamais ?

- *Pas du tout. C'était pour rire ! Ce testament n'est pas très sérieux. Regarde par exemple quelques-uns des legs que je fais :*

*Item, je laisse à mon barbier
Les rognures de mes cheveux
Au savetier mes souliers vieux
Et au fripier mes habits tieulx (rapiécés)*

- Mais il y en a qui ne sont pas très gentils :

*Item, je laisse aux mendiants
Aux filles Dieu et aux Béguines
Savoureux morceaux et friands
Flans, chapons et grasses gélines*

Tu fais miroiter des mets succulents à des gens qui ne mangent pas à leur faim, par nécessité ou par religion !

- *Je ne suis pas gentil, et j'aime bien même être un peu cruel. Relis comment je parle de mes ennemis dans mon grand Testament !*

- Ton parcours devient alors très chaotique : Angers, Bourges, Blois. Et là, le destin va t'offrir une chance extraordinaire : c'est à Blois que se tient la cour de Charles d'Orléans, cousin du Roi, mais aussi poète. Tu participes à un concours poétique qu'il organise et tu deviens son protégé. Mais tu vas laisser passer la chance : toujours les mauvaises fréquentations, ta faiblesse de caractère, ton incapacité de résister à la tentation. Te voilà en 1461 – 5 ans après ton départ de Paris, tu as 30 ans - emprisonné à Meung-sur-Loire « dure prison / où j'ai laissé presque la vie », sur ordre de l'évêque d'Orléans. Encore la chance : Louis XI vient d'accéder au trône et te gracie. Mais cela ne t'a pas servi de leçon : tu vas faire une énorme bêtise : en passant par Moulins, tu reviens à Paris.

Il faut te cacher, et l'hiver 1462 est pénible : tu as froid, tu as faim, tu as peur. Tu écris alors ton œuvre maîtresse : Le Grand Testament ,173 huitains d'octosyllabes ! Il est très différent du précédent, beaucoup plus sérieux. Sincère, aussi. Avec tes amis et tes ennemis. Avec ceux que tu aimes. J'ai été très sensible à la façon dont tu parles de ta mère

*Item, donne à ma pauvre mère
qui pour moi eut douleur amère
Dieu le sait, et mainte tristesse (strophe 89)*

Et au legs que tu lui fais, une ballade !

Ballade que Villon fait à la requête de sa mère pour prier Notre-Dame

*Femme je suis, pauvrete et ancienne
Qui ne rien sais, oncques lettre ne lus...
Et dont le refrain est
En cette foi je veux vivre et mourir*

Villon, il me semble que, cette fois, tu regardes en arrière dans ta vie et tu envisages la mort avec beaucoup de réalisme.

*Quiconque meurt, meurt à douleur
Telle qu'il perd vent et haleine ;
Son fiel se crève sur son cœur,
Puis sue, Dieu sait quelle sueur (...)
La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes (jointures) et nerfs croître et étendre.*

Mais tu refuses toujours le pathétique, même si ton rire est un peu grinçant, il y a un souci de dérision, même pour parler de sujets graves.

*Corps féminin, qui tant es tendre,
Poli, souef (doux), si précieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre ?
Oui, ou tout vif aller aux cieux. (strophes XL et XLI)*

- *Je n'ai jamais aimé me plaindre longuement et comme la mort nous attend tous, je ne peux que l'accepter.*
- Mais la mort que tu imagines est une mort naturelle...Ce n'est pas ce qui t'attend ensuite.

L'année 1462 continue, et te voilà en prison à Paris. Ce ne devait pas être trop grave, puisque tu es libéré en novembre. Mais tu récidives ! Tu es arrêté aussitôt après, pour avoir participé à une rixe.

La suite est terrible : tu subis l'horrible « question de l'eau » et tu es condamné à mort, à être « pendu et étranglé »

Et c'est là que tu écris ta *Ballade des pendus*.

Il y a une question que je voudrais vraiment te poser, Villon. Nous avons beaucoup de textes de gens qui savent que dans très peu de temps, le lendemain souvent, ils vont mourir, fusillés ou d'une autre façon. Aucun ne voit la mort comme toi. Tu n'en parles absolument pas, tu es déjà mort dans le texte, à 31 ans, tu n'avais pas peur de la mort ?

- *Pas du tout ! Tu sais, on ne triche pas dans ces moments-là. Mais j'avais terriblement peur d'autre chose : d'aller en enfer. Il y avait beaucoup de péchés dans ma vie...Et après la mort, il n'y a plus que les vivants qui peuvent implorer la clémence de Dieu. Alors j'ai écrit pour les supplier de prier pour moi, pour nous, les pendus...*

Dans ce texte, tu décris ton pauvre corps – on ne dépend pas les condamnés à ton époque – avec beaucoup de réalisme. Comment peux-tu, toi encore vivant, t'imaginer pourrissant, battu par les vents ?

- *Je veux apitoyer ceux qui peuvent prier pour moi !*

Tu fais même de l'humour noir, quand tu t'imagines « plus becqueté d'oiseaux que dés à coudre »

- *C'est ma façon d'être courageux. Le mort, je te le répète, n'a pas d'importance. Mais je ne veux pas aller en enfer !*

Encore de la chance : tu n'es pas pendu. Le parlement annule la sentence le 5 janvier 1463, tu as presque 32 ans et tu es banni de Paris.

Et là, le mystère est total. On perd complètement ta trace. Que deviens-tu alors ? T'a-t-on finalement exécuté ? Mais on n'en trouve pas de trace.

Une dernière possibilité : Rabelais parle d'un Villon retiré à Saint Maixent, assagi, très pieux et qui organise dans le Poitou des représentations de la Passion du Christ .C'est toi, Villon ?

.....
Excusez-le : Villon rit tellement fort qu'il en a perdu la parole !